

C'est le bonheur des festivals d'été. Un rendez-vous

Publié le 21 juillet 2023

joyeux et excitant que j'attends chaque mois de juillet. À Aix-en-Provence, le Théâtre de l'Archevêché est dévolu à l'art lyrique. Et dans cet hôtel particulier du XVII^e siècle, la musique de Mozart trouve un cadre céleste. J'y ai entendu maintes fois *Così fan tutte* dont les premières notes m'évoquent irrésistiblement la chaleur du Midi et la tombée imperceptible du jour. Cette année le metteur en scène Dmitri Tcherniakov nous en a proposé une version contemporaine et décapante. Les airs d'un raffinement extrême – selon moi les plus beaux –, ont pris une teinte plus sombre grâce à des chanteurs d'âge mûr et à une vision sarcastique du couple du message un tantinet rétrograde («toutes les femmes sont infidèles»), nous sommes passés à une conception de l'amour et des hommes plus modernes, plus réalistes où les relations sentimentales sont irrémédiablement médiocres. La ministre de la Culture a gardé le sourire. Elle me dit sa joie d'être là. J'ai fait comme elle, j'ai levé les yeux vers le ciel étoilé et profité de cette mélancolie mozartienne la tristesse point toujours derrière la légèreté.

Pour le théâtre, tout se passe non loin de là, à Avignon, ville moins bourgeoise, belle, grouillante, envahie de passionnés de spectacle vivant, capables de rester inconfortablement assis pendant des heures pour écouter les plus grands textes. J'aime déambuler sur l'esplanade du palais des Papes, et entendre les trompettes moyen-âgeuses annoncer le début de la pièce dans la cour d'honneur.

Y pénétrer impose toujours une forme de respect pour les acteurs qui vont braver le gigantisme du plateau, le mistral, la majesté du lieu, les gradins à perte de vue...

Cette fois, sur scène, ni Tchekhov, ni Shakespeare, ni Boulgakov, mais la réalité crue de nos sociétés inégalitaires et parfois violentes. Et c'est un choc. Nous nous installons face à un immense gymnase désaffecté, transformé en bureau d'aide sociale.

Avec *Welfare*, la metteuse en scène Julie Deliquet a voulu transposer avec sa troupe, le documentaire de l'Américain oscarisé Frederick Wiseman sur les déshérités new-yorkais des années 1970. Nous voici au cœur d'une population de SDF, mères célibataires ou chômeurs en fin de droits, aux prises avec une administration kafkaïenne censée organiser la solidarité collective. C'est bouleversant, désespérant, remarquablement interprété. Cela pourrait se passer partout et, hélas, à toutes les époques.

La nuit avignonnaise, toujours brûlante nous a envahis, mais le spectacle a éveillé notre conscience. La réalité est le théâtre et le théâtre est la réalité.

Claire Chazal

